

Table des matières

Liste des illustrations, cartes et tableaux	VII
Préface	IX
Remerciements	XIII
Note sur les sources	XV
Abréviations	XVII
I – Introduction	1
<i>Fils de la ferme, de la traite et de l’immensité</i>	
II – Quitter son foyer	19
<i>Famille et mode de vie au Canada français et au-delà</i>	
III – Rites de passage et moments rituels	51
<i>Cosmologie des voyageurs</i>	
IV – « C’est l’aviron qui nous mène »	83
<i>Le travail des voyageurs en canoë</i>	
V – Théâtre de l’hégémonie	131
<i>Maîtres, commis et employés</i>	
VI – Rendez-vous.....	161
<i>Fêtes, bons tours et amitié</i>	
VII – En dérrouine	195
<i>Vivre dans les postes de traite de l’intérieur</i>	
VIII – Tendres liens, monogamie légère et commerce sexuel	239
<i>Les voyageurs et les femmes autochtones</i>	

IX – Au terme du contrat	277
<i>Renter chez soi ou partir libre</i>	
Conclusion.....	293
<i>Porter le monde</i>	
Notes.....	301
Bibliographie.....	367
Index.....	397

Certaines parties du troisième chapitre ont été publiées auparavant sous une forme différente, et sous le titre « Baptizing Novices: Ritual Moments among French Canadian Voyageurs in the Montréal Fur Trade, 1780-1821 », dans *Canadian Historical Review* 83 (2), 2002: 165-195, et sont reproduites ici avec la permission de University of Toronto Press Incorporated.

Certaines parties du troisième chapitre ont également été publiées sous le titre « Dieu, Diable and the Trickster: Voyageur Religious Syncretism in the Pays d'en haut, 1770-1821 », *Western Oblate Studies* 5, Actes du cinquième colloque sur l'histoire des Oblats de l'Ouest et du Nord du Canada, Raymond Huel et Gilles Lesage (dir.), Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2000: 75-92, et reproduites avec leur autorisation.

Certaines parties du cinquième chapitre ont été publiées auparavant sous le titre « Unfair Masters and Rascally Servants? Labour Relations among Bourgeois, Clerks and Voyageurs in the Montréal Fur Trade, 1780-1821 », dans *Labour/Le travail. Journal of Canadian Labour Studies* 43 (printemps 1999): 43-70, et reproduites ici avec l'autorisation de la revue.

Certaines parties du neuvième chapitre ont déjà été publiées sous le titre « Un homme-libre se construit une identité: Voyage de Joseph Constant au Pas, de 1773 à 1853 », dans *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 14 (1-2), 2002: 33-59, et sont reproduites ici avec l'autorisation de la revue.

Illustrations, cartes et tableaux

Illustrations

1- Tasse de canoë	VIII
2- Engagement de Joseph Defont	37
3- Ex-voto des <i>Trois naufragés</i>	54
4- « Chanson du Nord »	88
5- Canot du maître	101
6- Canot du nord.....	105
7- Au portage	120
8- Les quatre stades de la cruauté.....	183
9- Fort William, Nord-Ouest	196

Cartes

1- Les voyageurs en Amérique du Nord.....	XVIII
2- Itinéraires des « mangeurs de lard »	92
3- Itinéraires des « hommes du nord »	94

Tableaux

1- Nombre des voyageurs travaillant dans la traite des fourrures.....	5
2- Salaires annuels des voyageurs	41
3- Équipages voyageant vers l'intérieur au départ de Fort William	103
4- Population des postes de l'intérieur dans le Nord-Ouest.....	202
5- Répartition dans les logements à Fort Vermilion en 1809.....	205
6- Les femmes dans les postes de traite	264
7- Épouses des voyageurs dans les postes de traite.....	264
8- Recensement du Nord-Ouest en 1805 par Alexander Henry le Jeune.....	266

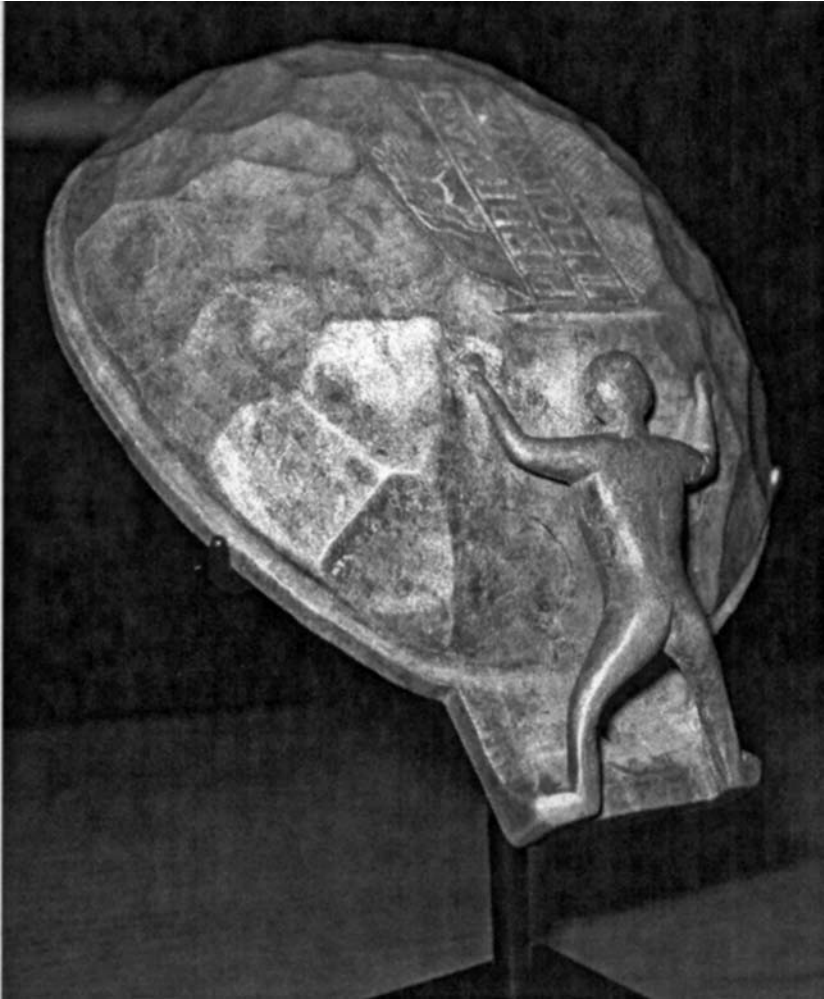


Figure 1. « Tasse de canoë », région des Grands Lacs, vers 1775-1825. Collection particulière. Reproduit avec l'autorisation de la Donald Ellis Gallery, Dundas, Ontario.

Préface

CETTE « TASSE DE CANOË » (figure 1) représente l'enchevêtrement fascinant des valeurs des voyageurs canadiens-français qui travaillaient dans la traite des fourrures en tant que payeurs et travailleurs aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les voyageurs portaient des tasses, attachées à leurs ceintures de cuir ou d'étoffe, pour pouvoir facilement étancher leur soif lors de leurs voyages ardu le long des rivières, des cours d'eau, des portages et des lacs. Sculptée dans le bois, en forme de carapace de tortue, et portant gravé sur le dessous le nom de « Pierre Anthoine », cette tasse particulière montre comment les identités des voyageurs ont mêlé les influences de leurs foyers canadiens-français de la vallée du Saint-Laurent aux mondes autochtones qu'ils ont rencontrés à l'intérieur du continent. La carapace de tortue symbolise couramment la terre chez les peuples de langue algonquine ou iroquoïenne. Nombre de mythes des origines évoquent une ou plusieurs personnes tombées du ciel sur le dos d'une tortue, dans la mer primordiale, et divers animaux plongeant dans les profondeurs de la mer pour en ramener de la vase qu'ils placèrent sur le dos de la tortue afin de créer la terre. Un homme nu, servant d'anse, paraît soutenir la terre. Ce symbole évoque le mythe grec bien connu d'Atlas, chef des Titans et ancêtre des Troyens, condamné par Zeus à soutenir la terre. Bien qu'il ait été prisonnier d'une pesante servitude, Atlas reste le symbole de la force masculine et le dieu des idées téméraires. Ce personnage nu peut également figurer l'idée que les voyageurs devaient littéralement soulever la terre entière lorsqu'ils travaillaient comme porteurs dans la traite des fourrures. Une sorte de sanglier sauvage est également gravé au-dessus du nom, sous la tasse. Les sangliers ne se trouvaient que dans les forêts d'Europe et des pays méditerranéens où, au Moyen Âge et au début de l'époque moderne, ils étaient chassés autant pour leur viande, très prisée, que pour limiter les dégâts qu'ils pouvaient infliger aux récoltes et aux forêts. Dans les traditions grecque, romaine et celte, le sanglier représentait le pouvoir, la férocité et la force. L'un des douze travaux d'Hercule consistait à chasser un sanglier sauvage. Le sanglier était également un meuble usuel de l'héraldique française et anglaise. Bien que des porcs aient été apportés en Amérique du Nord par les premiers colons, les sangliers sauvages n'y furent pas répandus avant la fin du XIX^e siècle. Il est probable que ce sanglier

gravé sur cette tasse de canoë ait été une sorte de motif héraldique apporté dans la vallée du Saint-Laurent par un colon français. Même si celui qui a sculpté cette tasse n'appartenait pas à la famille portant ces « armes », il se peut qu'il en ait emprunté le motif pour symboliser ses prouesses à la chasse. La place centrale du sanglier sur cette tasse reflète l'importance de la nourriture pour les voyageurs, dont le métier exigeait d'intenses efforts physiques. Il semble bien que le sculpteur de cette tasse se soit senti tout à fait libre de s'inspirer largement des vocabulaires symboliques de tradition européenne et amérindienne, même sans en connaître intégralement toutes les connexions et les significations. Le message que véhicule cet exemplaire unique de tasse de canoë suggère que, bien que Pierre Anthoine ait ressenti le fardeau de cette servitude à contrat qu'était le travail dans la traite, il était fier de son métier, qui exigeait force et bravoure. Ce livre explore ces valeurs complexes et diverses, à l'instar de celles que l'on perçoit dans cette tasse de canoë, qui se développèrent dans le milieu des voyageurs canadiens-français, voyageurs qui constituaient la base de la main-d'œuvre dans la traite des fourrures, économie à base européenne qui fut essentielle aux débuts de la colonisation en Amérique du Nord.

Mon intérêt pour les voyageurs est né en même temps qu'un désir de contribuer à l'histoire des gens du peuple qui n'ont pas laissé de traces écrites mais qui pourtant ont laissé une profonde empreinte sur le paysage social et culturel des débuts de la colonisation en Amérique du Nord. Les voyageurs canadiens-français ont parcouru d'immenses distances à travers le continent et nous ont laissé un héritage important. Le français était l'une des langues de communication entre Européens et Euro-américains dans le cadre de la traite des fourrures dans la région de Montréal jusqu'au milieu du XIX^e siècle, ce qui se reflète aujourd'hui dans des noms de lieux à travers tout le continent. De nombreux voyageurs ont tissé des liens de parenté avec les Autochtones et se sont installés dans le Nord-Ouest pour y élever leurs familles. Une grande partie des Métis sont d'ascendance française. Des dizaines de communautés francophones existent aujourd'hui dans le nord-ouest de l'Amérique du Nord, et une grande partie d'entre elles descendent des familles qui travaillaient dans la traite des fourrures. Aujourd'hui, les voyageurs se remarquent sous la forme de caricatures hautes en couleur dans la culture et l'histoire populaires, mais ils n'ont que rarement fait l'objet d'études sérieuses. La nature fragmentaire des sources sur les voyageurs et leur assujettissement aux domaines commerciaux et politiques les ont relégués aux confins de la plupart des récits historiques. Cet ouvrage prend le parti de placer les voyageurs canadiens-français carrément au centre du récit historique, en tant que personnages dignes d'être pris au sérieux, dont les histoires, aux conséquences durables, furent fascinantes. Ce livre voue également une attention considérable aux Amérindiens et aux Métis,

mais seulement dans le contexte de leurs relations avec les voyageurs canadiens-français.

Certains termes clés seront utilisés fréquemment au cours de ce travail – *voyageurs*, *gens libres*, *bourgeois*, *Métis*, *pays d'en haut*, *Amérindiens* – et leur emploi exige des précisions. Dans son acception la plus commune, le terme *voyageur* désignait ceux qui se déplaçaient, les *engagés* à contrat, ou les traiteurs indépendants à petite échelle, qui travaillaient seuls ou en petits groupes, avec un certain soutien financier de la part des marchands. J'utilise le critère de statut des travailleurs pour faire la distinction entre ces catégories. Aussi, dans ce livre, le terme *voyageur* désigne les engagés, les employés et les travailleurs. Les traiteurs indépendants, y compris ceux qui commerçaient illégalement, sans permis, sont désignés par le terme *coureurs des bois*. Les *gens libres* (*freemen*) désignent d'anciens voyageurs qui ont choisi de rester vivre de manière indépendante dans le pays d'en haut, en ayant recours à divers métiers pour survivre, y compris le commerce, le piégeage, la chasse, la pêche et l'engagement ponctuel par de courts contrats de travail dans les compagnies de traite des fourrures. À la fin de la Guerre de Sept Ans (ou guerres franco-indiennes) en 1763, les compagnies de traite basées à Montréal furent réorganisées sous la direction de gérants écossais, anglais, américains, voire pour quelques-uns, canadiens-français. Ces hommes, qui comprenaient les associés de la compagnie, ceux qui étaient en charge de certains districts et à l'occasion les commis principaux, se désignaient eux-mêmes par le terme de *bourgeois*. L'un de ces *bourgeois*, Alexander Ross, pensait que ce terme tirait son origine des voyageurs eux-mêmes et qu'il était une survivance de la traite des fourrures en Nouvelle-France. Les *bourgeois* associés engageaient des voyageurs provenant surtout des paroisses de Montréal, de Trois-Rivières et des environs. De pair avec les Canadiens français, des Iroquois de Kahnawake étaient également engagés pour travailler en tant que voyageurs dans la traite, mais leur nombre ne dépassa jamais 10% du nombre total des employés. Leurs expériences de travail dans la traite des fourrures étaient différentes de celles des Canadiens français, et je n'aborde pas ce sujet dans ce livre. Ce livre fait référence aux *métis* comme étant des descendants à la fois d'Amérindiens et d'Européens, et aux *Métis* en tant qu'ethnie spécifique qui a émergé autour des Grands Lacs au XVIII^e siècle. Il n'était pas toujours facile de faire la distinction entre les voyageurs canadiens-français et les voyageurs métis (fils de traiteurs européens et de femmes amérindiennes). Au début du XIX^e siècle, les voyageurs métis en vinrent à occuper une place importante dans le bassin d'emploi de la traite des fourrures. Leur développement culturel et patrimonial unique, en particulier là où les Métis se virent reconnaître une ethnicité distincte, mériterait une étude serrée et exclusive, ce qui est au-delà de la portée de cet ouvrage.

Le terme *pays d'en haut* désigne les régions « en amont », où les francophones de la vallée du Saint-Laurent allaient poser leurs pièges pour la traite des fourrures. Dans les débuts de la Nouvelle-France, ce terme désignait la région située au nord du Saint-Laurent dans le Québec d'aujourd'hui, et à l'ouest de Montréal jusqu'à l'Ontario d'aujourd'hui. À la fin du XVII^e siècle, le terme devint communément utilisé pour désigner le territoire de la traite des fourrures situé essentiellement autour des Grands Lacs. Au milieu du XVIII^e siècle, les frontières du pays d'en haut reculèrent plus loin vers l'ouest et le nord, en suivant le rayon d'action de la traite des fourrures vers les prairies arrosées par le Mississippi, le Missouri et l'Assiniboine, vers les étendues plus au nord qui longeaient la rivière Saskatchewan, et jusqu'aux terres subarctiques environnant le lac Athabasca. Dans cet ouvrage, ce terme est utilisé pour désigner toute région où les voyageurs étaient envoyés pour la traite et le transport des marchandises.

Puisqu'il n'existe pas de terme universel s'appliquant aux peuples indigènes de l'Amérique du Nord, ce livre emploie les termes Autochtones, Peuples autochtones, ainsi que Amérindiens ou Indiens dans l'espoir de toucher le plus grand public possible et de minimiser les confusions. De mon point de vue, le terme « Premières nations » sous-entend une conception européenne des nations qui ne se transfère pas aisément aux identités autochtones. Le terme Autochtone est clair, précis et largement répandu, et, malgré ses connotations colonialistes, le terme « Indien » pourra être employé dans ce livre, parce que son usage est usuel dans les sources historiques, et parce qu'il a une longue histoire en Amérique du Nord.

D'autre part, dans les citations, nous avons transcrit les noms abrégés intégralement, par exemple « François » pour « Frs » ou « Antoine » pour « Antne » (les autres noms conservant l'orthographe des documents d'archives).